portée. Dieu nous dit d'y tendre : travaillons à lui obéir. La véritable foi chrétienne n'est pas autre chose que ce grand et vigoureux élan de vie morale. Ainsi l'auteur conclut en mettant à la base de la religion, non le dogme, mais la pratique, non la théologie, mais la morale. Il est par là un des précurseurs les plus remarquables du protestantisme libéral de nos jours.

Dialogues et discours (*Dialoghi e discorsi*) de Torquato Tasso (1586). Le Tasse y prend pour modèle les *Dialogues* de Platon. Les plus intéressants ont rapport à sa vie agitée et douloureuse ; le plus grand traite des questions de philosophie et de littérature. Dans tous on trouve le navrant contraste d'un grand philosophe et d'un esprit altéré. Tantôt les interlocuteurs se pressent de questions et de raisonnements un peu sophistiques, tantôt ils s'écartent de la question principale par des digressions. Généralement les personnages de ces dialogues sont des hommes distingués dans tous les genres et contemporains du Tasse, dont ses dialogues portent souvent les noms pour titre, comme Gonzaga, Costantini, etc. Dans quelques-uns, il se met lui-même en scène sous le nom de l'*Etranger napolitain* (*Il forestiere napoletano*). Un de ceux qui portent le plus l'empreinte de cette époque de la vie du Tasse et de la maladie mentale sous l'influence de laquelle il les écrivit a pour titre : le *Messager*.

Le Tasse y suppose un entretien avec ce démon familier dont il se croyait accompagné pendant sa folie. Il y montre une véritable aliénation d'esprit. La connaissance approfondie des idées de Platon, l'érudition, le talent, la force de raisonnement, l'ordre remarquable des idées qu'il y déploie n'en rendent la lecture que plus pénible. Au nombre des fonctions que le Tasse attribue aux intelligences célestes et aux génies, il compte surtout celle d'être auprès des hommes les messagers de la divinité. Ce sont des ministres de sagesse et de paix. Il serait difficile de le suivre dans ses raisonnements et d'expliquer comment de ces messagers de Dieu il arrive aux ambassadeurs, qui sont les messagers des hommes. Toujours est-il que toute cette théorie métaphysique aboutit à un traité fort méthodique et fort sage sur la partie morale et intellectuelle des devoirs d'un ambassadeur. L'auteur compare l'ambassadeur d'une république à celui d'un prince. Le premier est un ministre, le second n'est qu'un esclave, tous ceux qui sont soumis à un tyran étant dans un état de servitude.

Comme les autres œuvres en prose du Tasse, les *Dialogues* sont, dit M. Cantù, écrits sans affectation, mais avec une facilité qui ressemble à de la négligence, bien que Monti ait appelé la prose du Tasse « une admirable source d'élégance, de philosophie et d'une langue magnifique et très-choisie. »

Dialogues de Vanini, publiés à Paris, en 1612, sous ce titre compliqué : *De admirandis naturæ, reginæ deæque mortalium arcanis* (*Des secrets admirables de la nature, reine et déesse des mortels*). L'ouvrage complet comprend soixante dialogues dédiés au maréchal de Bassompierre. Les interlocuteurs sont Alexandre et Jules-César Vanini. Les premiers dialogues roulent sur la physique. L'auteur soutient que le ciel est éternel et incorruptible. Sous prétexte d'expliquer certains phénomènes ou certaines propriétés des corps, comme la nature des astres, celle du feu, les comètes et les autres météores, il glisse des maximes contre la religion. Au milieu des erreurs et des hypothèses téméraires, on voit que l'auteur connaissait bien Platon, Aristote et Averroès. Il raisonne assez juste sur quelques sujets. Il se moque de Cardan et autres, qui ont émis sur l'organisation et la fin corporelle de l'homme des opinions grotesques. Ses principes philosophiques sur la matière première, les substances immatérielles, l'âme végétative et l'âme sensitive, l'entendement humain, dépendant, mais séparable de la matière (telles sont ses expressions), sont présentés sous une forme ironique. Plus loin, on trouve des détails anatomiques et une explication mécanique des sensations et des passions. L'auteur entreprend enfin de démontrer celles de ses vues qui paraissent former l'essence de sa doctrine secrète, facile à discerner, malgré ses précautions oratoires. Il traite des religions et commence par le paganisme. Dieu est-il la fin de l'homme ? Les philosophes le nient, parce que l'homme, dans cette condition, serait plus excellent que Dieu. Vanini n'approuve pas, en apparence, leur raisonnement, mais il en fait de plus dangereux. Tout en reconnaissant que Dieu a créé l'homme et en admirant la religion chrétienne, il se livre à des railleries sur les choses saintes et professe, sous le couvert de son interlocuteur, les principes les plus impies, qu'il feint de combattre. Entrant ensuite en matière sur la religion des païens, il rapporte les sentiments des philosophes sur la divinité. Il prétend que Platon a trouvé la Trinité dans le monde, l'être souverainement parfait ; il tâche d'expliquer cette opinion par une raison naturelle ; mais, éludant aussitôt son raisonnement, il réduit la religion des philosophes à la loi de nature, traite de fables tous les miracles, de tromperies les promesses de l'autre vie, et de superstitions les sacrifices et les cérémonies. Il n'applique ces maximes qu'à la religion païenne ; mais on voit bien qu'il attaque indirectement la religion chrétienne. Il combat ensuite les apparitions, les oracles, les idoles, les augures et les autres superstitions du paganisme ; toujours avec la secrète intention de faire retomber ces observations sur la religion chrétienne. L'immortalité de l'âme et la résurrection des morts n'embarrassent point sa pensée. Vanini nie nettement que les hommes puissent ressusciter, et traite de fables tous les exemples de résurrection que rapportent les histoires profanes. Il excepte ceux qui sont relatés dans l'Ecriture sainte et dans l'histoire ecclésiastique. Mais il est facile de voir, ici encore, qu'il n'y croit pas plus qu'aux enchantements et aux songes, par lesquels il termine ses *Dialogues*.

L'esprit sceptique de cet ouvrage est nettement caractérisé. Pressentant peut-être l'affreux supplice auquel le condamna le parlement de Toulouse, le philosophe napolitain déclare qu'il soumet tous les termes de son discours à l'oracle infaillible de l'Eglise romaine, au pape Paul V ; il ne croit pas que son livre ait rien de contraire aux sentiments de l'Eglise.

Dialogue en rimes françaises et savoisiennes, en quatre actes, en vers de huit syllabes, sans distinction de scènes, avec un prologue, par un anonyme (1613). Cet ouvrage peut être classé parmi les singularités dramatiques de notre vieille littérature. Voici un passage de cette production bizarre, qui pourra servir à en faire connaître le style général. Une servante est en colère, et dit à un valet, son amant (le patois dans les mots brave l'honnêteté) :

> Va-t'en un po grata le cu.

Le valet lui répond sur le même ton :

> Madame, pour gratter le vôtre,
> Je quitterais bientôt le nôtre.

Loin d'être calmée par cette galanterie, la gaillarde ajoute :

> Va-t'en un po pigne d'estron,
> Et les étoppe soron tienne.

Dialogues sur le système de l'univers (*Dialoghi del sistema del mondo*), par Galilée (Florence, 1632). Ce monument considérable de philosophie est en même temps un souvenir d'amitié et de gratitude. Galilée y rend immortels les noms de deux de ses plus nobles admirateurs et élèves, que la mort lui avait enlevés. L'un est François Sagredo, patricien de Venise, celui qui le dissuada de quitter Venise, prévoyant les persécutions qui devaient accabler le savant dans sa patrie, car ce n'était qu'à Venise qu'on pouvait goûter « l'entière liberté et monarchie de soi-même. » L'autre est Philippe Salviati, celui qui donna au maître une hospitalité si généreuse dans sa villa des *Selve*. Tels sont les deux interlocuteurs de ces *Dialogues ;* tous les deux, et surtout Salviati, disputent avec un troisième, Simplicius, péripatéticien, et, comme tel, défenseur des vieux préjugés de l'école ; et ils en ont aisément raison. Le premier dialogue a pour but de démontrer « la conformité et parenté entre la terre et la lune ; » à ce propos Salviati soutient que la lune ne peut être un pays mort et qu'elle doit être ornée, animée, vivifiée par différentes choses. Les trois autres *dialogues* sont destinés à établir les mouvements de rotation de la terre : la rotation diurne sur elle-même et la rotation annuelle autour du soleil. Galilée renforce, développe et éclaircit les arguments de Copernic et y ajoute les siens, qui, à dire vrai, ne sont pas les plus concluants. A l'apparition des *Dialogues*, qui établissaient si nettement que la terre n'était pas le centre de l'univers, mais une simple planète, la fureur des moines ne connut plus de bornes. Le pape Urbain VIII eut la faiblesse de se laisser persuader que c'était lui-même que Galilée avait désigné dans le personnage ridicule de Simplicius, et c'est là ce qui amena la captivité, le procès devant l'inquisition et la rétractation de Galilée.

Dialogues sur deux sciences nouvelles (*Dialoghi di due scienze nuove*), par Galilée (Leyde, 1638). Ces deux sciences, qu'il a créées pour ainsi dire, sont la statique et la dynamique. Il écrivit ces *Dialogues* pendant la période de retraite et de tranquillité qui suivit son procès inquisitorial et y consigna les derniers résultats de ses travaux. Galilée, dans ces *Dialogues*, présente, en outre, le vaste ensemble de ses connaissances, aussi profondes qu'originales. Il y met en lumière les lois d'accélération dans la chute des corps et celles du mouvement des projectiles ; c'est de ces travaux que sont nés la balistique, la théorie de la résistance des corps durs, les degrés de puissance du choc, le parallèle entre les poids et les résistances, etc. Les oscillations du pendule fournissent à l'auteur l'occasion d'étudier la vibration des cordes sonores et de révéler des aptitudes et des connaissances remarquables en musique, que, du reste, il avait reçues de son père, lequel fut non-seulement bon musicien, mais écrivain de musique instruit et compétent. Dans le cours de ses *Dialogues*, Galilée pénètre hardiment dans les secrets les plus profonds de la nature ; aussi ces *Dialogues* portèrent-ils le bruit de son nom dans tout le monde civilisé. Dans ses précédents ouvrages, Galilée avait laissé derrière lui tous les autres philosophes ; dans ces *Dialogues*, il se surpassa lui-même. C'est là qu'on trouve le principe et l'origine de la nouvelle et de la vraie philosophie, c'est-à-dire tous les éléments de la physique, science qui se créait alors. Aussi l'abbé Frisi a-t-il dit avec raison : « Aujourd'hui, toutes ces théories se réduisent à neuf ou dix paragraphes de l'introduction d'un cours de physique ; c'est ce qui arrive sur les grandes routes, que l'on parcourt en quelques minutes lorsque l'art a supprimé tous les obstacles opposés par la nature. » De son côté, Corniani, appréciant la forme, ajoute : « Non-seulement, chez Galilée, la pensée est profonde et originale, mais la diction est aussi belle et élégante ; ses *Dialogues*, comme ses autres œuvres italiennes, sont conservés comme *textes de langue ;* il y déploie la netteté, la grâce, la propriété des termes, et le même goût se répandit dans son école. »

Dialogues sur la peinture, en espagnol : *De las excelencias de la pintura, o dialogo de la pintura, su defensa, origen, esencia, definicion, modos y diferencias* (Madrid, 1633, in-8°). Ce livre a pour auteur Vincenzo Carducci, peintre célèbre, né à Florence en 1568, et qui vint en Espagne en 1585, où il resta jusqu'à sa mort, survenue en 1638. Carducci, qui avait donné à son nom une terminaison espagnole, est très-connu sous le nom de Carducho. Il travailla pour Philippe III et pour Philippe IV, principalement au palais du Prado, où se trouvent ses tableaux les plus importants. On trouve aussi un grand nombre de peintures de ce maître dans les principales villes d'Espagne, et l'énumération en a été faite par Bermudez dans son *Dictionnaire historique des plus illustres professeurs de beaux-arts en Espagne* (écrit en espagnol) et publié à Madrid en 1800 (5 vol. in-10). Voici le jugement porté par un critique sur le livre de Carducho : « A aucun autre professeur la peinture espagnole n'est redevable autant qu'à Carducho. Il nous enseigna la théorie de cet art dans ses *Dialogos*, qu'il fit imprimer à Madrid en 1633, et c'est le meilleur livre que nous ayons en espagnol sur la peinture : il nous enseigne la pratique dans les nombreuses et bonnes œuvres qu'il a peintes et qui sont autant de modèles où les jeunes gens peuvent étudier. Il eut un grand nombre de bons disciples, parmi lesquels Felix Castello, Francisco Fernandez, Pedro de Obregon, Bartholomé Roman et Francisco Rici, qui propagèrent jusqu'à nos jours ses enseignements (t. Ier, p. 251). »

Dialogues des morts, de Fontenelle, publiés en 1663. Cet ouvrage, qui commença la réputation de l'auteur, était remarquable pour l'époque où il parut. On y trouve des pensées fines et ingénieuses, mais trop souvent mêlées à d'autres qui ne sont que subtiles. C'est la première œuvre en prose de Fontenelle. On y reconnaît, sous une forme froide, mais pleine de distinction, quelques pensées libres et dégagées sur les sottises humaines, une grande sagacité à les démêler à travers les temps, les croyances et les coutumes. On y sent le bel esprit compliqué et compassé, portant dans les choses de la pensée une analyse curieuse, développée avec une expression fine et rare. Novateur paradoxal plutôt qu'audacieux, il fit passer la tiédeur de son âme dans son style, où il affecte un enjouement qui fatigue, un excès d'esprit qui, après tout, n'est qu'un défaut d'esprit. Son scepticisme discret se borne à une guerre d'allusions malignes. Le plus souvent, il écrit sans but comme sans conviction. On sent qu'il ne marche pas, il sautille, il se promène, cueillant sur son passage les aperçus piquants, les observations ingénieuses, sans s'occuper de leur justesse. « Son intelligence, dit M. Demogeot, comme un miroir délicat, recevait toutes les images étrangères et les reflétait plus distinctes et plus vives. »

Fontenelle adore le paradoxe ; ce qu'il recherche, c'est le merveilleux, le singulier, plus encore que le vrai ; aussi trouve-t-on chez lui des alliances de mots, des rapprochements de personnages extraordinaires, des caractères bizarres au point de vue historique. Dans ces *Dialogues des morts*, Auguste converse avec l'Arétin, qui tourne en ridicule le commencement des *Géorgiques* de Virgile, Aristote reçoit des leçons de philosophie d'Anacréon, et Alexandre des leçons d'art militaire de la courtisane Phryné ; Elisabeth d'Angleterre trouve un chevalier dans le duc d'Alençon, Raphaël parle bien sur tous les sujets, excepté sur la peinture.

Les morts de Fontenelle sont raisonneurs, beaux parleurs, sophistes ; ils savent l'histoire contemporaine, tenant, à ce qu'il paraît, un journal des faits que les nouveaux morts apportent chaque jour, et moralisent à tout propos. Boileau ne pouvait les souffrir, n'admettant pas une pensée saine, si l'expression ne l'était pas. « Dans ses *Dialogues*, dit Sainte-Beuve, Fontenelle offre des vérités, bonbonnière en main, absolument comme on offrirait des dragées et des pastilles ; c'est de la philosophie mise en menuet sur les airs de M. de Benserade. »

La querelle entre les anciens et les modernes allait éclater. Fontenelle, dans un dialogue entre Socrate et Montaigne, la toucha en quelques traits supérieurs, comme aurait pu faire un Saint-Evremond. Nous allons citer en partie ce dialogue, le meilleur de tous. C'est une imitation de la manière socratique que Platon et surtout Xénophon, dans ses *Entretiens* mémorables, nous ont transmise. Socrate demande à Montaigne des nouvelles des progrès de la sagesse sur la terre. « Loin d'avoir corrigé les sottises de l'antiquité, répond Montaigne, notre siècle les a considérablement augmentées ; on regrette l'antiquité. — Mais l'expérience ? reprend Socrate. — Mot vide de sens ! s'écrie l'auteur des *Essais*. — J'aurais cru que l'humanité, comme l'homme, serait devenue plus sage en vieillissant, fait observer Socrate. — Point du tout, les goûts et les penchants sont les mêmes dans tous les siècles, répond Montaigne, et la civilisation ne sert qu'à faciliter la satisfaction des passions ; mais l'antiquité avait, avec moins de lumières, autant de corruption. — Alors, pourquoi trouver l'antiquité préférable ? demande Socrate. — On a bien raison de vous appeler l'accoucheur des esprits, dit en riant Montaigne, car vous m'avez surpris et forcé de soutenir l'opinion contraire à la mienne. » Socrate termine la discussion par un mot qui ne manque pas de bon sens : « On vante l'antiquité, c'est la mise en action du proverbe *Major e longinquo reverentia ;* et, si l'on place si haut les anciens, ce n'est que pour rabaisser les contemporains. »

L'expression est assez claire et toujours élégante dans les dialogues, pleine de finesse, mais elle pèche souvent par l'affectation, ce qui ôte au style tout le naturel et toute la grâce. « Pour la partie morale, a dit Thomas, Fontenelle a l'air d'un philosophe qui connaît les hommes, qui les observe, qui les craint, qui quelquefois les méprise, mais qui ne trahit son secret qu'à demi. Presque toujours il glisse à côté des préjugés, se tenant à la distance qu'il faut pour que les uns lui rendent justice et que les autres ne lui en fassent pas un crime. Il ne compromet point la raison, ne la montre que de loin, mais la montre toujours. »

Dialogues des morts, de Fénelon, publiés en 1712. Cet ouvrage a été composé pour l'éducation du duc de Bourgogne, dont Fénelon était précepteur. « C'est, dit M. Demogeot, l'exposition dramatique des réflexions inspirées à l'enfant par l'étude de l'histoire. » Le Cygne de Cambrai les écrivait sur-le-champ, selon ses divers besoins, tantôt pour corriger d'une manière douce et aimable ce que le naturel de son élève avait de défectueux, tantôt pour confirmer en lui ce qu'il y avait de bon et de grand, tantôt, enfin, pour lui insinuer par des instructions familières à la portée de son âge les plus sublimes maximes de la bonne politique et de la morale. Tandis qu'il formait ainsi son goût, son cœur et son esprit, il lui apprenait en même temps la fable et l'histoire avec les caractères des grands hommes de l'antiquité et des temps plus proches de nous. Par là, unissant les préceptes et les exemples, il lui peignait là vertu d'une manière sensible, intéressante, et lui montrait qu'elle n'était pas seulement belle et aimable dans la spéculation, mais encore que la pratique n'en était point au-dessus des forces de l'homme et que c'était par elle seule qu'un roi pouvait arriver à la véritable gloire.

« Dans les *Dialogues des morts*, dit M. Nisard, la morale ne dépasse point l'âge et l'intelligence d'un enfant, et l'histoire y est touchée plutôt que traitée. Ils plaisent cependant, même aux personnes mûres, par cette manière ingénieuse de mêler de sages préceptes à de curieux détails sur la vie des personnages historiques, sur leur temps, sur les mœurs de leur pays, et de faire converser et se quereller entre eux quelquefois les grands hommes sur les actions qui les ont rendus célèbres. » (*Cours de littérature française*.)

Morale, philosophie, art militaire, littérature, peinture, sculpture, politique, tous les arts sont effleurés dans ces dialogues. Le nom seul des interlocuteurs le démontre aisément : nous voyons converser entre eux Confucius et Socrate, Socrate et Alcibiade, Platon et Aristote, Coriolan et Camille, Alexandre et Clitus, Annibal et Fabius, Horace et Virgile, Parrhasius et Poussin, Louis XI et le cardinal La Balue, le connétable de Bourbon et Bayard. Les principes sont toujours pleins d'humanité, libéraux, si l'on peut s'exprimer ainsi, conformes au caractère de celui que le despote Louis XIV appelait le bel esprit le plus chimérique de son royaume. Solon prouve à Pisistrate que le tyran n'est point heureux d'avoir la tyrannie et se trouve très-malheureux de la perdre. Léonidas dit à Xerxès qu'il est plus beau versant des pleurs après le désastre de Salamine qu'au faîte de sa puissance. Henri IV affirme à Mayenne que le malheur seul peut faire les grands rois, et Richelieu prouve à Mazarin que la vraie habileté consiste à ne jamais tromper et à toujours réussir par des moyens honnêtes. L'amour de la patrie éclate à chaque ligne ; tantôt c'est Camille disant à Coriolan qu'on doit toujours obéir à sa patrie, même ingrate ; tantôt c'est Bayard mourant qui soutient au connétable de Bourbon qu'il ne faut jamais porter les armes contre sa patrie. « Mieux servi que Bossuet par le naturel de son élève, dit M. Demogeot, Fénelon sut aussi mieux descendre à la portée de celui qu'il voulait instruire. L'éducation du Grand Dauphin est un monologue sublime où l'on n'entend que Bossuet ; celle du duc de Bourgogne est un colloque plein d'intérêt, où le génie du maître ne se révèle qu'avec les progrès du disciple. »

Il est heureux pour nous que l'élève ait répondu aux soins du maître.

M. de Bausset, l'historien de Fénelon, est entré dans l'examen de ce livre, dont il montre l'inspiration et la méthode : « C'est à l'histoire que Fénelon demande tous les interlocuteurs dont il a besoin pour faire entendre d'utiles vérités. Il choisit presque toujours ses personnages parmi les hommes qui, par leur rang, leurs places ou leurs actions, ont influé sur la destinée des peuples ou ont laissé un nom célèbre par de grands talents et des ouvrages immortels. Il y passe en revue presque tous les personnages connus de l'histoire ancienne et moderne. Il les met en présence les uns des autres ; il les suppose dégagés de tous les préjugés et de tous les intérêts qui les avaient séduits ou égarés pendant la vie ; il les fait parler, sans déroger à la vérité de leur caractère, avec une franchise et une liberté qui n'appartiennent qu'à l'histoire et à la postérité. Il fait ressortir par leurs propres aveux ou par le combat de leur amour-propre tous les défauts de leur caractère, tous les torts de leur conduite, tous les crimes de leur ambition ; et il annonce ainsi au jeune prince comment il sera jugé à son tour par l'histoire et la postérité. On trouve dans ces *Dialogues* le même naturel et la même facilité qui caractérisent tous les écrits de Fénelon. On voit jusqu'à quel point il s'était rendu maître de tout ce qui appartient à l'histoire, à la politique, à la littérature et à la philosophie. On est surtout frappé de la justesse de ses jugements et de ses réflexions. »

Ecrivant de mémoire ses *Dialogues*, Fénelon sacrifie quelquefois l'exactitude historique à la morale ; mais l'erreur involontaire ne s'applique jamais qu'à un fait, à une circonstance. Quelquefois aussi, et ce défaut est plus regrettable, la dignité du personnage est humiliée pour mieux servir à l'instruction du petit-fils de Louis XIV. Dans ces *Dialogues des morts*, il y en a plusieurs dont les interlocuteurs sont censés vivants. Les dialogues entre personnages modernes sont d'une raison plus forte que ceux qui ont lieu entre les grands hommes de l'antiquité. « Les meilleurs, à mon gré, dit La Harpe, sont ceux de Louis XI et du cardinal La Balue, de Charles-Quint et de François Ier. Ces quatre personnages se disent des vérités fort dures, mais fort instructives, et leurs caractères sont bien conservés... Quoique ces dialogues soient quelquefois un peu négligés dans la diction et d'une raison assez commune, je préférerais le naturel qu'on y sent toujours et le bon esprit qu'on y aperçoit souvent au babil si spirituellement raffiné qui fatigue dans ceux de Fontenelle. »

Une partie de ces dialogues parut en 1712, sans le nom de l'auteur et sans son aveu. Les éditions suivantes furent moins incomplètes et plus correctes ; mais on ne trouvait dans aucune les deux dialogues, si remarquables, de Parrhasius et du Poussin et de Léonard de Vinci et du Poussin, conservés en manuscrit par la famille du célèbre peintre Mignard, que Fénelon allait quelquefois surprendre aux heures de travail pour parler peinture avec lui. Ces deux dialogues furent écrits en 1730.

Dialogues entre Hylas et Philonoüs, *dont le but est de démontrer clairement : 1° la réalité et la perfection de l'entendement humain ; 2° la nature incorporelle de l'âme ; 3° la providence immédiate de la Divinité contre les sceptiques et les athées, et d'ouvrir une méthode pour rendre les sciences plus aisées, plus utiles et plus abrégées*, par George Berkeley, évêque de Cloyne. L'édition originale, écrite en anglais, est de 1713 (Dublin, 1 vol. in-12). La traduction française, faite par l'abbé du Gua, est d'Amsterdam (1750, 1 vol. in-12), tirée à petit nombre et fort recherchée des amateurs. L'édition de Paris (1744, in-8°) n'est pas estimée. Cet ouvrage est un de ceux qui ont illustré Berkeley. La doctrine qu'il contient n'est pas suffisamment expliquée dans le long titre précédent. Un grand nombre de philosophes avaient analysé avant Berkeley l'entendement humain, discouru sur l'immortalité de l'âme et la Providence, inventé des méthodes scientifiques : nul n'avait encore formulé avec une puissance métaphysique de ce genre la théorie « que les corps n'existent point » et que la nature entière est une illusion des sens. En cela consiste l'originalité de l'œuvre de l'évêque de Cloyne. Cette originalité explique aussi la sensation produite par un paradoxe aussi extraordinaire. Berkeley partait d'un fait particulier tout à fait indiscutable. « Le même objet, dit-il, vu par un verre, me paraît quatre fois plus grand qu'à l'œil, et quatre fois plus petit par un autre verre. Or un objet ne peut avoir seize pieds, quatre pieds et un pied. Ma vue ne m'apprend donc rien de l'étendue de cet objet, et je puis croire qu'il n'a pas d'étendue. » Il n'a certainement qu'une étendue relative. Voltaire fut stupéfait de l'assertion et entreprit sans succès de la réfuter. Il n'était pas né métaphysicien, et il n'y a pas lieu d'être surpris de la faiblesse des arguments qu'il invoque contre Berkeley. Le théologien Bergier, homme savant et doué d'une logique assez serrée, ne réussit pas mieux que Voltaire à prouver à Berkeley qu'il raisonnait mal, et personne n'a été plus heureux que lui depuis. On préféra laisser là son argument et s'occuper d'autre chose. Au moment où Locke venait de faire de la sensation le *summum* de la philosophie, Condillac d'exagérer les doctrines de Locke avec un si merveilleux talent, les physiocrates d'identifier la nature avec Dieu, de faire de la science l'unique théologie du genre humain et du plaisir le résumé de la destinée de l'homme, il était fâcheux de voir un évêque anglican essayer de démontrer que tout cela était un rêve sans consistance. Qu'on en juge par l'extrait suivant de sa préface : « Dans les principes ordinaires des philosophes, les perceptions que nous avons des choses ne suffisent pas pour nous assurer de leur existence. On nous enseigne à distinguer leur nature réelle de celle qui tombe sous les sens : de là le scepticisme et les paradoxes.

» Ce n'est pas assez que nous voyions, que nous touchions, que nous goûtions et que nous sentions une chose ; sa vraie nature, son entité absolue et extérieure à l'esprit nous est alors même cachée. *Il est vrai que cette prétendue vraie nature n'est rien de plus qu'une fiction de l'imagination ;* mais c'en est une qu'on a rendue inaccessible à toutes les autres facultés de l'âme. Les sens sont trompeurs, la raison défectueuse : on passe la vie à douter de choses dont le commun des hommes aperçoit évidemment la vérité, ou bien à en croire dont il ne fait que rire ou qu'il se contente même de mépriser. » Berkeley veut porter remède à un si triste état de choses, remonter à l'origine même de nos connaissances ; il l'avait déjà fait dans un ouvrage publié en 1710 sur le même sujet ; mais, dit-il, il avait laissé une foule de points à éclaircir. C'est l'objet qu'il se propose dans les *Dialogues entre Hylas et Philonoüs*.

Ces dialogues sont au nombre de trois. Dans le premier, l'auteur expose le sentiment du vulgaire et celui des philosophes sur les qualités premières et les qualités secondes en général ; il traite de la nature et de l'existence des corps. Le vulgaire et les philosophes se trompent également. C'est là qu'on trouve sa théorie qu'il n'y a point de corps. « Je suis sérieusement persuadé, dit-il, qu'il n'existe dans le monde rien de pareil à ce que les philosophes appellent des substances matérielles. Mais si l'on me faisait voir qu'il y eût en cela la moindre chose d'absurde ou qui tirât au scepticisme, j'aurais dès lors autant de raison de renoncer à ce sentiment que je pense en avoir maintenant de rejeter l'opinion contraire. » Son interlocuteur Hylas l'interrompt en disant qu'il est bizarre et absolument contraire au sens commun d'admettre que la matière n'existe point. Berkeley répond que la foi à l'existence de la matière mène droit au scepticisme, et il le prouve : « Douter, dit-il, serait-ce embrasser dans une question ou l'affirmative ou la négative ? » Hylas répond que c'est rester en suspens entre la négation et l'affirmation. Il suit de là que nier quelque chose n'est point faire acte de scepticisme. Or Berkeley nie l'existence de la matière ; il n'est donc point un sceptique. Puis il s'attache à séparer successivement toutes les notions intellectuelles de l'âme des notions sensibles. Il admet les premières et nie les secondes. « Les choses sensibles, dit-il, sont celles-là seules que les sens aperçoivent immédiatement. » La vue n'aperçoit que de la lumière, des couleurs et des figures, l'ouïe que des sons, le goût que des saveurs, l'odorat que des odeurs, le toucher que les qualités tactiles. Or l'essence des choses est à distinguer de leurs qualités sensibles. Celles-ci n'existent que dans l'esprit. Ainsi la chaleur n'est pas une chose réelle. Sa présence constate simplement une différence de température entre nos organes qu'elle affecte et la substance dans laquelle la chaleur réside, mais dont elle n'est qu'un mode sensible.

Le second entretien est consacré par Berkeley à démontrer « que les choses corporelles ont une existence réelle dans les esprits qui les aperçoivent, mais qu'elles ne sauraient exister hors de tous les esprits à la fois, même de l'esprit infini de Dieu, et que, par conséquent, la matière, prise dans l'acception ordinaire du mot, non-seulement n'existe point, mais serait même absolument impossible. » Sous une autre forme, c'est une ébauche de la théorie de Kant, que les êtres n'ont qu'une existence subjective, et, à le bien prendre, l'entretien précédent n'a pas non plus d'autre sens.

Le troisième et dernier dialogue s'occupe de résoudre les difficultés pratiques que pourrait offrir l'admission des principes préconisés par l'auteur. Le plus court, suivant lui, est de s'en tenir aux données du sens commun. La métaphysique la plus subtile est obligée d'y revenir pour ne point se perdre dans le vide absolu. Il compare la vérité à de l'eau qu'on voit jaillir d'une fontaine. La même force de gravité qui la fait s'élever en l'air la fait retomber ensuite dans le bassin d'où elle était sortie. Il en est de même de la vérité que de l'eau. Plus l'effort de la pensée essaye de la soulever au-dessus du vase où elle se tient cachée, plus elle y retombe lourdement au moment où l'effort de l'esprit est épuisé. C'est une variante du conseil que Pascal donnait aux gens qui voulaient vivre heureux : « Abêtissez-vous, » disait-il. « Pensez comme tout le monde, dit Berkeley, et ne dépensez pas l'énergie de votre âme à la poursuite de problèmes insolubles ; en d'autres termes : ne faites pas comme j'ai fait. » Néanmoins, Berkeley prétend n'avoir rien écrit de nouveau : « Je ne prétends point, dit-il, au titre d'auteur de nouveaux sentiments. Tout ce que j'ai tâché de faire dans nos entretiens, a été de réunir, pour ainsi dire, et de mettre en même temps dans un plus grand jour des vérités peu claires, qui avaient été jusqu'ici comme partagées entre le vulgaire et les philosophes. Le vulgaire pense que les choses qu'il aperçoit immédiatement sont les choses réelles, et les philosophes soutiennent que les choses qu'on aperçoit immédiatement sont des idées qui n'existent que dans l'esprit. Joignez ensemble ces deux sentiments, et la conclusion que vous pourrez tirer de leur réunion vous fournira la substance de ce que j'avance. » Il n'y a rien de plus simple à dire... dans un livre. En réalité, Berkeley, quoi qu'il prétende, est l'auteur d'un système jusque-là sans analogue dans les temps modernes, celui de l'*idéalisme*, que formuleront et développeront bientôt Kant et Hegel. On peut ajouter que les *Dialogues d'Hylas et de Philonoüs* contiennent ainsi en germe toute la philosophie allemande issue des idées de Kant.

Dialogue de Sylla et d'Eucrate, par Montesquieu. Cet opuscule, qui a été imprimé pour la première fois en 1748, explique, selon les vues de Montesquieu, la conduite politique de Sylla. M. Villemain (*Eloge de Montesquieu*) a jugé de la manière suivante les *Dialogues de Sylla et d'Eucrate :* « Rien n'est plus étonnant et plus rare que ces créations du génie qui semblent ainsi transposées d'un siècle à l'autre. Montesquieu en a donné plus d'un exemple qui décèle un rapport singulier entre son âme et ces grandes âmes de l'antiquité. Plutarque est le peintre des héros ; Tacite dévoile le cœur des tyrans ; mais, dans Plutarque ou dans Tacite, est-il une peinture égale à cette révélation du cœur de Sylla, se découvrant lui-même avec une orgueilleuse naïveté ? Comme œuvre historique, ce morceau est un incomparable modèle de l'art de pénétrer un caractère et d'y saisir, à travers la diversité des actions, le principe unique et dominant qui le faisait agir. Peut-être Montesquieu a-t-il caché l'horreur du nom de Sylla sous le faste imposant de sa grandeur ; peut-être a-t-il trop secondé cette fatale et stupide illusion des hommes, qui leur fait admirer l'audace qui les écrase. Sylla paraît plus étonnant par les pensées que lui prête Montesquieu que par ses actions mêmes. Cette éloquence renouvelle, pour ainsi dire, dans les âmes la terreur qu'éprouvèrent les Romains devant leur impitoyable dictateur. » Jouy, dans sa tragédie de *Sylla*, représentée le 27 décembre 1821, a développé le beau dialogue de Montesquieu.

Dialogues sur le commerce des blés, par l'abbé Galiani (1770). Cet ouvrage, publié sans nom d'auteur, fit une vive sensation et rencontra de nombreuses approbations, de même qu'il souleva de violentes critiques de la part des partisans de l'exportation illimitée. Un édit du roi de 1764, sur la libre exportation des grains, fut suivi d'un renchérissement et d'une disette dont les uns affirmaient et les autres niaient que cet édit fût la cause. C'est là le sujet même des *Dialogues* de l'abbé Galiani. L'auteur napolitain, sous le nom du chevalier Zanobi, partage la première opinion et s'élève contre les économistes, qui soutenaient la seconde. Il présente des arguments en faveur de sa thèse, qu'il soutient aussi par de fines plaisanteries. Il déploie autant d'esprit que de talent ; le style en est si facile et même si élégant qu'on ne devinerait jamais que c'est l'ouvrage d'un étranger. Il était difficile de répandre sur un tel sujet, sinon plus de lumière, au moins plus d'intérêt et de gaieté : aucun Italien n'avait écrit en français avec autant de grâce. Mieux que personne, Galiani expose les motifs qui peuvent conseiller, en certaines circonstances, de restreindre la liberté de l'exportation des blés. Dans sa correspondance, où il revient sur cette matière, on voit encore que ce singulier abbé a une connaissance parfaite de la question et des lois qui la régissent ; il les rapproche avec une extrême dextérité pour en tirer les conséquences les plus favorables à son opinion. Quoique l'auteur n'ait d'autre but que de rejeter tout système, il ne se prononce pas d'une manière absolue contre l'exportation, ou, pour parler le langage des économistes modernes, contre le libre échange en matière de céréales ; il veut seulement que cette faculté soit soumise à des conditions qui en peuvent seules, selon lui, prévenir les inconvénients.

Voltaire écrivait à Diderot, après la réception de ces *Dialogues :* « Il semble que Platon et Molière se soient réunis pour composer cet ouvrage... On n'a jamais raisonné ni mieux ni plus plaisamment... Oh ! le plaisant livre, le charmant livre que les *Dialogues sur le commerce des blés !* » Dans le *Dictionnaire philosophique*, il écrivait encore : « M. l'abbé Galiani, Napolitain, réjouit la nation sur l'exportation des blés ; il trouva le secret de faire, même en français, des dialogues aussi amusants que nos meilleurs romans et aussi instructifs que nos meilleurs livres sérieux. Si cet ouvrage ne fit pas diminuer le prix du pain, il donna beaucoup de plaisir à la nation, ce qui vaut beaucoup mieux pour elle. » Les pauvres gens ne furent certainement pas de cet avis.

Ceux qui ne connaîtraient l'abbé Galiani que d'après sa correspondance avec Mme d'Epinay seraient portés à croire que le publiciste napolitain avait traité son sujet uniquement en homme d'esprit, jouant sur les principes, n'ayant aucune conviction sérieuse et satisfait de déployer les brillantes ressources de son talent. Grimm ne partage pas cette opinion. Son avis peut, il est vrai, sembler suspect, puisqu'il revit ces mêmes *Dialogues* afin de corriger le style : « S'il fallait faire l'éloge de ces entretiens d'un seul trait, dit-il, on ferait remarquer que, sur une matière si épuisée, si fastidieusement rebattue pendant dix-huit années consécutives, l'auteur a trouvé le secret de faire un ouvrage absolument neuf, rempli de vues d'une étendue immense et dont aucun de nos myopes économistes ne se serait jamais douté. Jugez combien la tâche qu'il s'imposait avait été rendue difficile par ses prédécesseurs !... Il n'est personne ici qui ne se soit aperçu que ce livre est moins un livre sur le commerce des blés qu'un ouvrage sur la science du gouvernement. C'est en général un modèle lumineux et neuf de la manière dont toute question d'Etat doit être envisagée et approfondie ; en remuant ses blés, notre illustre abbé sait toucher à tout ; mais il faut savoir lire le blanc des entre-lignes, c'est-à-dire, à l'aide de ce que l'auteur a dit, deviner ce qu'il n'a pas dit, pénétrer ce qu'il a pensé et ce que, pour bonne raison, il n'a pas confié au papier. En un mot, depuis l'*Esprit des lois*, il n'a pas paru en France un plus grand livre ni qui ait autant fait penser que celui-ci, qui est venu si à propos nous délivrer du jargon économistico-apocalyptique. » Dans un autre passage de sa *Correspondance*, Grimm revient avec le même enthousiasme sur ces fameux *Dialogues* de l'abbé Galiani. Le parti des économistes, représenté par Turgot, disait : « On ne peut soutenir une bien mauvaise cause avec plus d'esprit, plus de grâce, plus d'adresse, de bonne plaisanterie, de finesse même et de raison dans les détails. Un tel livre, avec cette élégance, cette légèreté de ton, cette propriété et cette originalité d'expression, et par un étranger, est un phénomène peut-être unique. L'ouvrage est très-amusant, et, malheureusement, il sera très-difficile d'y répondre de façon à dissiper le séduction de ce qu'il y a de spécieux dans le raisonnement et de piquant dans la forme. »

M. Sainte-Beuve a consacré une étude critique à l'abbé Galiani dans ses *Causeries du lundi* (t. II). Les *Dialogues* ont été compris dans la *Collection des économistes*.

Dialogues de Wieland, publiés en trois séries : *Dialogues dans l'Elysée* (1780) ; *Nouveaux Dialogues des dieux* (1791) ; *Dialogues entre quatre yeux* (1799). Traducteur de Lucien et admirateur de Shaftesbury, Wieland a traité, sous la forme du dialogue, qu'il affectionnait particulièrement, des sujets politiques, philosophiques et historiques. Où il a le mieux réussi, c'est dans le premier recueil, dont les sujets avaient plus de rapports avec ceux de son modèle. Le second rappelle encore l'ironie de Socrate et de Lucien ; Wieland, qui ailleurs parle avec respect de la nécessité de la religion, attaque ici plusieurs points des doctrines chrétiennes ; son Jupiter, personnage bizarre modelé sur celui de Lucien, ne donne pas grande confiance en la Providence. Wieland s'amuse à opposer mutuellement les attributs prêtés aux diverses divinités, comme dans le dialogue entre Diane, Phœbé et Hécate, trois êtres distincts qui pourtant n'en font qu'un. Du ciel Wieland passe aux choses de la terre, et il s'exerce à justifier la conduite de Faustine la jeune, de Livie, de Julie, fille d'Auguste, et d'Aspasie : ces apologies, mises quelquefois dans la bouche de l'héroïne, sont des compositions remarquables. Le dernier recueil des dialogues traite de matières politiques, d'événements modernes sur lesquels Wieland avait son mot à dire. Dans le second des *Dialogues entre quatre yeux*, écrit en 1798, il déclare que le serment de haine à la royauté, prêté par les républicains français, n'a pas plus de sens à ses yeux que l'*abracadabra* des magiciens. L'un des interlocuteurs propose, comme moyen de salut, de nommer dictateur Bonaparte, alors en Egypte. On sait si cette demande trouva bientôt sa satisfaction. Dans ces dialogues politiques, la discussion est conduite avec sagesse, mais l'insuffisance du rire lucianique en rend la lecture moins agréable que celle des premiers.

On voit par là que les *Dialogues* de Wieland forment une œuvre difficile à classer, grâce à la diversité des vues. Il est à remarquer que l'auteur, tout en étant le disciple ou l'imitateur de Lucien, de Voltaire et des satiriques anglais du XVIIIe siècle, ne fait pas profession de foi d'athéisme, et que ses idées politiques ne sont pas favorables à la cause de la Révolution française. Il ne cache pas son antipathie, sa répulsion pour les doctrines révolutionnaires ; de son temps, l'Allemagne ne désirait que certaines réformes et améliorations ; d'un autre côté, le scepticisme philosophique dont il semble plaider la cause ne va pas plus loin que le déisme. Quant à la langue allemande, bien qu'il l'ait perfectionnée, le caractère de cet idiome ne se prête pas aux tournures françaises. Une autre publication, qui parut dès 1769, se rattache également par la forme aux *Dialogues :* c'est le *Manuscrit de Diogène de Sinope*. Son pre-